

Alfred Silver

Eulalie

La déportation comme jamais racontée

Traduit de l'anglais (Canada)
par Julien Béliveau et Andrée Villemaire

« En hommage et à la douce mémoire des ancêtres
de nos deux familles qui ont été déportés »





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone: 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Publié originalement en langue anglaise par Nimbus Publishing, 2001
Sous le titre *Three Hills Home*
ISBN: 978-1551094014

Publié une première fois en langue française par Trait d'union, 2004
Sous le titre *Eulalie La Tour, Acadie 1755*
ISBN: 2-89588-085-9

Deuxième édition remaniée et adaptée, 2008
Sous le titre *Eulalie, la Déportation comme jamais racontée*
ISBN: 978-2-923335-17-9

Traduction: Julien Béliveau et Andrée Villemaire
Révision: Élyse-Andrée Héroux et Andrée Villemaire
Maquette de la couverture: Nathalie Gignac
Mise en page: Édiscript enr.



Les Éditions au Carré remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.



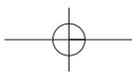
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

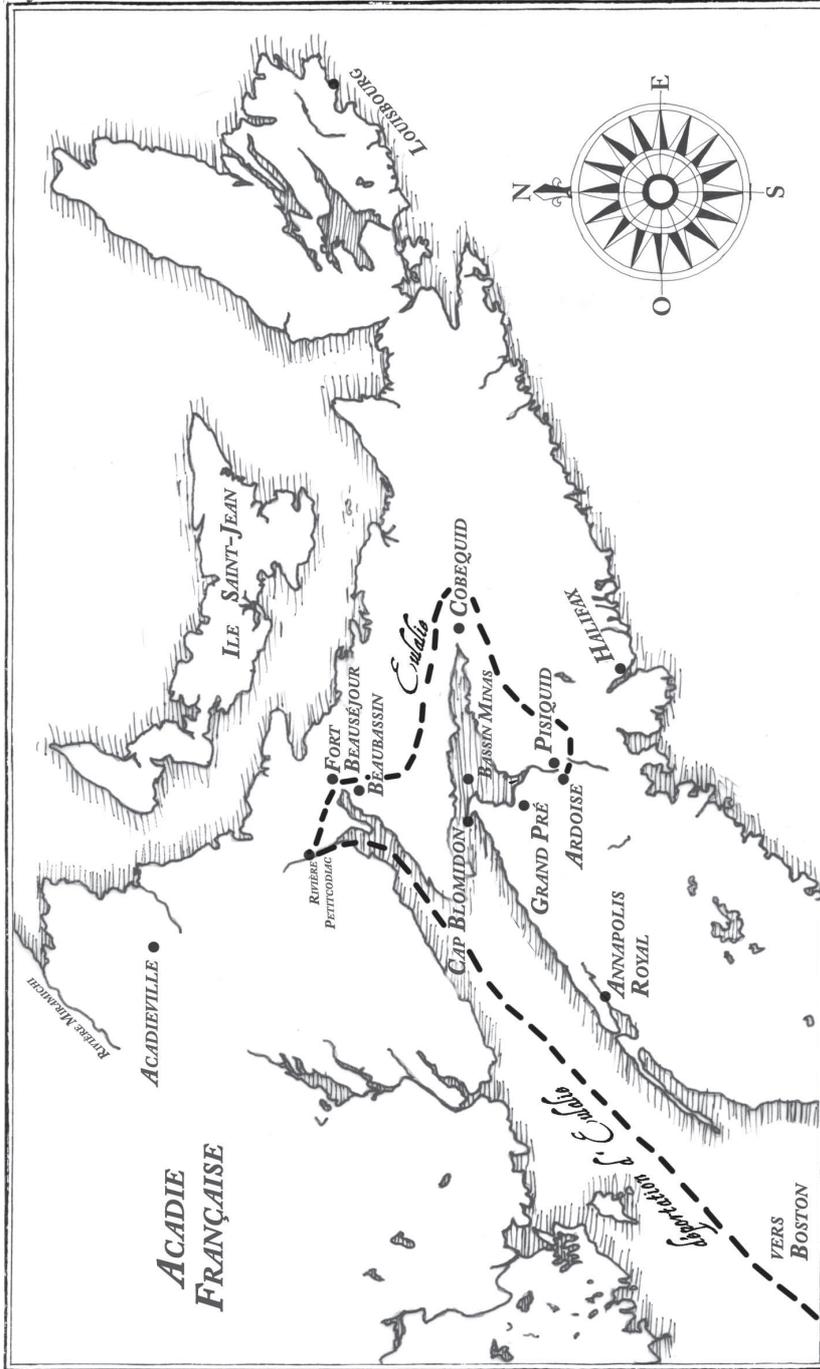
© Les Éditions au Carré inc., 2008
pour l'édition française au Canada
Dépôt légal:
3^e trimestre 2008
ISBN: 978-2-923335-17-9

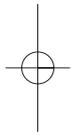
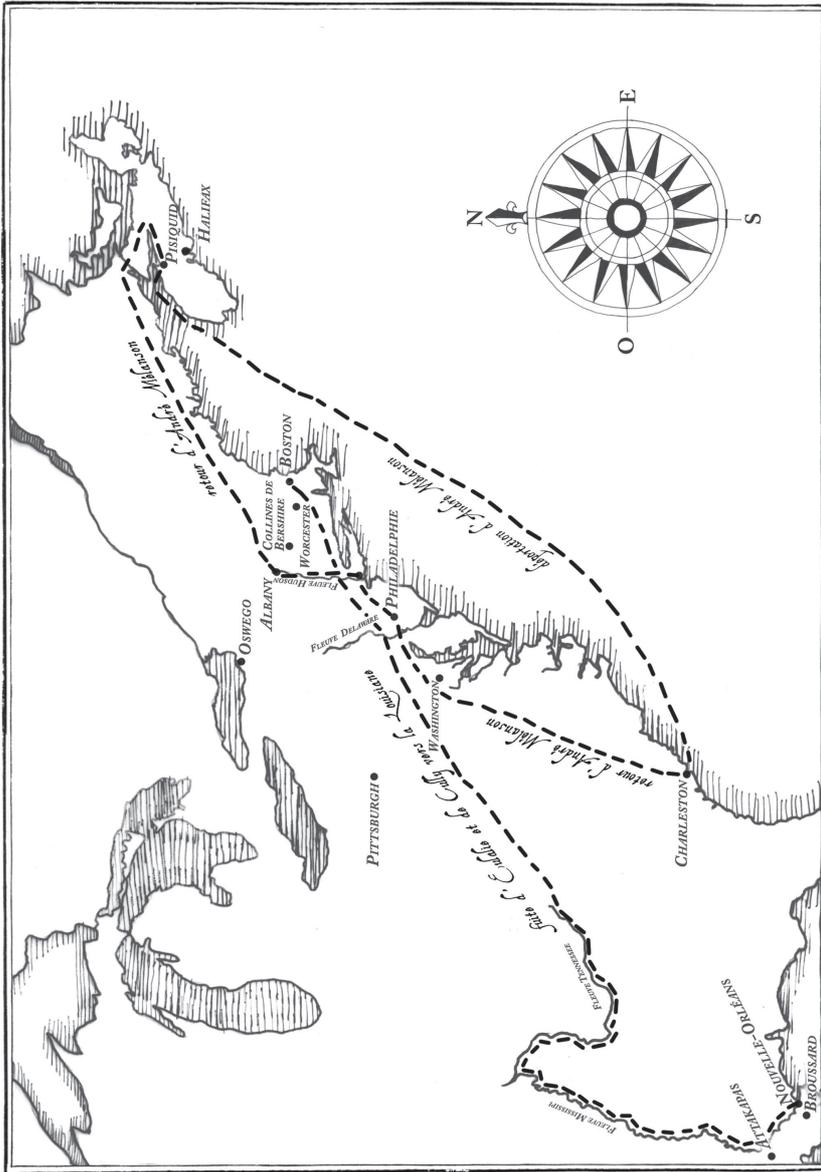
DISTRIBUTION
Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone: 1 800 363-2864
Télécopieur: 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca



*Salutations à Mary et Warren Perrin et aux nombreux autres
qui se sont évertués à préserver la mémoire de Beausoleil.*









PREMIÈRE PARTIE

L'Acadie

*Plus j'en apprendis sur ces gens (les Acadiens), plus je suis d'avis
qu'ils sont les plus heureux habitants au monde.*

DANIEL D'AUGER DE SUBERCASE
Gouverneur de l'Acadie, 1708



Chapitre 1

Dans une ville du sud de la Louisiane se trouve un monument de granit veiné de rouge dédié à un homme décédé deux siècles avant que cette pierre ne soit gravée. Cet homme a vécu presque toute sa vie deux mille milles plus au nord. Les Britanniques de son époque le qualifiaient de hors-la-loi, de meurtrier et de pirate. Pour les Français, il était au contraire un patriote et le fondateur de la Nouvelle Acadie. Mais jamais ni amis ni ennemis ne l'ont appelé par son nom de baptême qui était Joseph Brossard. Tous l'appelaient Beausoleil.

En une journée de marché du printemps de 1755, dans le village de Piziquid, situé en retrait de la baie de Fundy, un soldat britannique frôla de sa main le sein gauche d'une jeune Acadienne au teint foncé nommée Eulalie La Tour. Elle se dit que cela pouvait être involontaire — le soldat était visiblement assez soûl pour voir double, et peut-être voulait-il simplement lui prendre les œufs qu'elle avait à vendre. C'est pourquoi elle maintint son habituel sourire de circonstance des jours de marché, tenant toujours les trois œufs dans le creux de ses mains.

Le soldat lui sourit effrontément, tendit de nouveau la main pour lui saisir le sein. Eulalie replia les doigts sur les œufs et, d'un mouvement rapide du coude et du poignet, les lança au visage du soldat.

Les œufs se fracassèrent sur le front et sur l'arête du nez du troupier. Il bascula vers l'arrière et perdit son chapeau tout en se démenant pour se débarbouiller les yeux. Eulalie se pencha et essuya ses mains sur l'herbe. Lorsqu'elle se releva, le soldat avait réussi tant bien que mal à se nettoyer les yeux et il lui criait des mots qu'elle pouvait fort bien comprendre malgré son ignorance de l'anglais.

Il leva le bras et fit un pas dans sa direction. Deux Acadiens, tout près, bondirent pour s'interposer. Quelques autres soldats s'approchèrent, curieux. Très vite se forma une ligne irrégulière de tuniques rouges face à une rangée de villageois vêtus d'étoffe du pays décolorée par le soleil. Il n'y avait entre eux qu'une longueur de bras. Certains hommes criaient, d'autres se lançaient des regards hostiles, alors que d'autres encore se tenaient debout, le corps raide, avec l'air de souhaiter être ailleurs.

Eulalie eut le sentiment angoissant que quelque chose de terrible allait arriver si un seul homme faisait un pas en avant. Tout ça parce qu'Eulalie La Tour ne pouvait pas contrôler davantage ses impulsions qu'un chat qui se fait marcher sur la queue. Et elle aurait fait la même chose si le soldat anglais avait été un fermier acadien.

Criant et gesticulant, un officier à tunique rouge se fraya un chemin à travers la rangée de soldats pour s'adresser en français à la filée d'Acadiens. Il parlait le français de Paris, un langage presque différent de celui que parlaient désormais les Acadiens après quatre générations ayant vécu en Amérique du Nord, mais on arrivait à saisir l'essentiel de ce qu'il disait.

Un des Acadiens pointa Eulalie du doigt et raconta plus ou moins ce qui s'était passé. L'officier aux boutons dorés se tourna vers Eulalie et dit :

— Est-il vrai, *mademoiselle**, que ce malotru déguisé en soldat du roi Georges II s'est livré à une vulgaire agression sur votre distinguée personne ?

Eulalie trouvait ce langage au style fleuri difficile à suivre avec précision, alors elle se contenta d'acquiescer. L'officier lui sourit d'un air affecté et ensuite, d'un seul mouvement, se retourna et gifla du revers de la main le soldat, dont la joue était toujours constellée de traces d'œuf. Le soldat était beaucoup plus costaud que l'officier, mais le coup l'avait pris par surprise et déséquilibré. L'officier le fit trébucher et le poussa à terre, pour ensuite lui enfoncer à trois reprises la pointe de ses bottes vernies dans les côtes.

Le soldat n'essaya même pas de se défendre ou de se sauver ; il supporta l'agression comme un chien battu par son maître. Quelques soldats riaient. Eulalie pouvait voir certains Acadiens se regarder furtivement entre eux, incapables de croire qu'un être humain pouvait en traiter un autre de la sorte.

L'officier renvoya les soldats à leurs affaires — l'un d'eux se pencha pour aider son *confrère** à se remettre sur pied —, puis fit une courbette condescendante à Eulalie et s'en fut d'un pas nonchalant.

Les Acadiens se dispersèrent peu à peu, grommelant et haussant les épaules, à l'exception toutefois d'un homme à l'épaule bossue et à la barbe grise qui s'approcha lourdement d'Eulalie et lui lança d'une voix rauque :

— C'est l'temps de rentrer à' maison, de toute façon !

— J'aurais dû dire ça dix minutes plus tôt, oncle Bénoni. Je vais aller chercher mes enfants.

Bénoni n'était pas vraiment son oncle, mais il était plus poli d'appeler les aînés « Oncle » et « Tante ». Cet « oncle » Bénoni lui était cependant apparenté, puisque la mère de Bénoni était la fille du grand-père du deuxième cousin d'Eulalie.

Les enfants d'Eulalie n'étaient pas vraiment ses enfants non plus, mais plutôt ses cousins. Ils étaient les enfants du frère de sa mère, Joseph Brossard, celui qui avait recueilli Eulalie lorsque son père et sa mère avaient été emportés par la petite vérole. Mais ils étaient aussi ses enfants puisqu'elle leur avait tenu lieu de mère depuis que la femme de Joseph Brossard était décédée en donnant naissance à Josette.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont écrits tel quel dans le texte (N.d.T.).

Le temps qu'Eulalie *rapaille**¹ les enfants, parmi le troupeau de cueilleurs de coquillages laissés par la marée dans la vase, Bénoni avait attelé le bœuf et l'attendait pour partir. Eulalie souleva Josette pour la placer à l'arrière de la charrette, Jean-Marc et Marie grimperent par-dessus les ridelles pour rejoindre leur sœur tandis qu'Eulalie s'installait à côté de Bénoni. Il claqua de la langue, le bœuf se mit en marche et ils se dirigèrent vers l'est sur la route qui s'éloignait de la baie.

Assis, affichant un air maussade, se mâchonnant les gencives, Bénoni ne souffla mot jusqu'à ce qu'ils aient laissé derrière eux le village de Piziquid. Pour quelqu'un d'Angleterre ou de France, de Québec ou des colonies de Boston, Piziquid n'aurait pas été considéré comme un véritable village. Il aurait plutôt été perçu comme un assortiment fortuit de fermes et de cabanes de pêcheurs éparpillées. Les familles acadiennes aimaient avoir des voisins à portée de voix, mais pas rapprochés au point que le bétail de l'un puisse fréquenter le jardin de l'autre.

Quand l'oncle Bénoni se mit finalement à parler, ce fut pour marmonner :

— Ç'pas bon, ç'pas bon...

Venant de l'oncle Bénoni, ces mots pouvaient vouloir dire toutes sortes de choses, allant d'un nuage lointain, mais orageux à une pincée de sel de trop dans sa soupe. Eulalie attendit qu'il lui explique ce que cela voulait dire cette fois-ci. Elle patienta jusqu'à ce que l'odeur de l'air passe de l'eau salée et du varech à celle du pin et de la mousse, puis elle lui demanda :

— Qu'est-ce qui n'est pas bon, oncle Bénoni ?

— Ce qui s'est passé au marché : des soldats anglais et des Acadiens grognant les uns après les autres, prêts à se battre. C'est pas bon de leur donner à croire que nous sommes leurs ennemis. Parce qu'il semble que, bientôt, même le Bon Dieu ne pourra empêcher le roi d'Angleterre et le roi de France de se prendre à la gorge.

— Oncle Bénoni, du plus lointain que je me rappelle, les gens disent ça tous les printemps. Et chaque été se termine sans qu'il y ait eu de guerre.

— Cette année, c'est différent.

— C'est juste une autre année.

Bénoni répondit en pointant sinistrement son aiguillon par-dessus son épaule. Eulalie regarda derrière elle ce qui était encore visible du village : la casemate de Fort Édouard, récemment fortifié, sur laquelle flottait l'Union Jack.

Parfois, Eulalie avait de la difficulté à ne pas pouffer de rire au pessimisme extrême et constant de l'oncle Bénoni. Une petite tache de moisissure sur un chevron de toit voulait immanquablement dire que la toiture allait s'effondrer sur ses enfants dans leurs lits.

— Les Anglais construisent constamment des forts — ça occupe leurs soldats, dit-elle.

— Tu penses qu'ils ont bâti un fort comme ça à Piziquid pour rien ? Ou qu'ils ont bâti Halifax sur le bord de la mer pour rien ?

1. Canadianisme.

— Là, tu vois? Ils ont bâti le gros fort de Halifax il y a cinq ans et il n'y a pas eu de guerre cette année-là ni les années qui ont suivi.

— Ils ont bâti Fort Halifax pour se préparer. Ils ont bâti Fort Édouard pour être parés. Et ils ont défriché une route entre les deux pour être prêts à faire la guerre.

L'oncle Bénoni hocha la tête en signe de confirmation de sa propre logique.

— Maintenant, ils le sont.

Eulalie ressentit un frisson. Elle se rappela que l'objectif de cette discussion était de convaincre ce cher vieillard que le ciel n'allait pas leur tomber sur la tête, et non l'inverse.

— Bien. Et s'il y avait une guerre? fit-elle. Ça n'a rien à voir avec nous. L'ancien gouverneur ne vous a-t-il pas fait signer le serment d'allégeance?

Bénoni fit un signe de tête méfiant et objecta :

— Mais maintenant, il y a un nouveau gouverneur.

— Quelle différence cela fait-il? Le serment d'allégeance ne disait-il pas qu'aucun Acadien n'aurait jamais à combattre dans un conflit entre le roi d'Angleterre et le roi de France?

L'oncle Bénoni grogna en haussant les épaules, mais n'en resta pas moins sombre. Eulalie ajouta :

— Il me semble avoir entendu dire que l'Angleterre et la France se sont battues près de chez nous par le passé. Combien de fois depuis ma naissance l'Acadie est-elle devenue la Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Écosse est-elle redevenue l'Acadie? Six? Sept?

— Ma grand-mère me disait cinq. Laisse-moi voir...

Il mit son aiguillon sous son bras et compta sur ses doigts.

— Acadie, Nouvelle-Écosse, Acadie, Nouvelle-Écosse, Acadie, Nouvelle-Écosse. Six. Ma grand-mère s'est trompée! Mais non, elle ne s'est pas trompée parce qu'à l'époque où elle m'a dit cinq, nous étions encore l'Acadie.

— Et après toutes ces guerres et tous ces changements de noms, nous, les Acadiens, vivons notre vie ici, comme nos arrières arrières arrières-grands-pères l'ont fait et même avant.

— Il n'y avait pas d'Acadiens avant ton arrière-arrière-arrière-grand-père.

— Nous avons tous des ancêtres qui étaient ici avant cela.

L'oncle Bénoni grogna et haussa les épaules de nouveau, à court d'arguments. Comme tous les Acadiens, il avait indubitablement du sang mi'kmaq² ou maliseet³ en lui. Mais peu le soulignaient comme Eulalie venait de le faire. Elle venait de lui rappeler qu'elle était Eulalie La Tour. Ceci voulait dire que son arrière-arrière-arrière-grand-père était Charles La Tour, l'un des premiers gouverneurs de l'Acadie et le premier *coureur des bois** — un homme blanc qui vit dans les bois avec les *sauvages** et qui prend une femme indienne, ou deux.

Le nom de famille d'Eulalie ne faisait pas d'elle quelqu'un de plus important que toute autre personne, mais c'était quelque chose qui lui servait à se

2. Micmac.

3. Malécite.

définir. Et c'était tout ce qu'elle avait pour prouver qu'elle savait qui avaient été son père et sa mère.

Les enfants commencèrent à se chamailler à l'arrière de la charrette. Eulalie leur dit, par-dessus son épaule :

— Si vous renversez la charrette de l'oncle Bénoni et que vous brisez une roue, vous devrez tenir l'essieu jusqu'à ce qu'il soit rendu chez lui.

Ils se calmèrent, mais continuèrent quand même à se traiter de tous les noms. Depuis six ans qu'elle était leur mère, Eulalie les connaissait suffisamment pour savoir quand les retenir et quand les laisser aller — bien qu'il lui arrivât encore de se tromper.

La route grimpait sur le dos d'un coteau qu'un étranger aurait trouvé tout à fait semblable à ceux qu'ils avaient déjà franchis. L'oncle Bénoni fit claquer sa langue pour que le bœuf s'arrête à gauche du chemin, à un point de la forêt que rien de particulier ne semblait distinguer, à l'exception d'une pierre veinée de rouge, bordée de broussailles, d'épinettes et de vinaigriers. L'endroit était identique à ce qu'il avait toujours été, même à l'époque où cette portion de la route de Halifax se nommait la Vieille Route française. Les Acadiens ne se fiaient pas plus aux gouverneurs français qu'aux gouverneurs anglais.

Eulalie sauta hors de la charrette et tendit la main à Josette pour l'aider à descendre, pendant que Marie et Jean-Marc se débrouillaient tout seuls. L'oncle Bénoni remarqua :

— On ne te voit pas beaucoup, Eulalie, cachée dans le fin fond des bois, sans rivière à ta porte pour t'amener des visiteurs. C'est une longue route pour un jeune homme qui veut faire sa cour. Mais je gagerais qu'il en vient quand même, hein ? Je pense qu'André Melanson a creusé quelques ornières dans ce chemin.

Eulalie feignit de n'avoir rien entendu, occupée qu'elle était à répartir ce qu'il fallait transporter. Ils avaient rarement beaucoup de choses à porter au retour du marché, puisque tout ce qui les nourrissait et les habillait provenait du travail de leurs mains et de la terre. À l'exception de quelques articles qu'on ne trouvait qu'à l'extérieur, le beau-père d'Eulalie préférait de beaucoup que les oisons et le sirop d'érable qu'elle apportait au marché fussent transformés en pièces de monnaie qui s'additionneraient à ce qu'il y avait déjà dans sa cassette, cachée dans la grange. Sa branche des Brossard avait toujours eu une prédilection pour l'or, et c'est pourquoi la maison d'Eulalie était située où elle était.

Eulalie ressentit un pincement de culpabilité lorsqu'elle se rappela qu'elle ne rapportait pas un sou à la maison en échange des trois œufs qu'elle avait emportés au marché. Elle se rassura en se disant que Joseph Brossard penserait que l'incident valait beaucoup plus qu'un sou. Mais cela la fit rougir — elle pouvait presque déjà l'entendre rire.

— Je suis capable de transporter quelque chose, moi aussi, lui dit la petite Josette aux cheveux dorés.

— Tiens, tu peux emporter le tabac de ton papa, répondit Eulalie, puis elle jeta sur sa propre épaule le sac contenant des clous à tête carrée et une gueuse de plomb. Merci de nous avoir emmenés au marché, oncle Bénoni, ajouta-t-elle.

— Bien, tu ne prends pas beaucoup de place dans la charrette. Tu ferais mieux de marcher rapidement si tu ne veux pas être encore dans la forêt à la tombée de la nuit. À la dernière pleine lune, ma vieille a entendu un hurlement et elle jurait que c'était un *loup-garou**. Allez, va, Pique-Atout.

Eulalie traversa le rideau de vinaigriers et déboucha sur une piste de charrette envahie par la végétation. En son milieu, des passages répétés avaient battu un étroit sentier qui, sous le couvert des arbres, se dirigeait vers le nord. Le sentier était juste assez large pour une personne. Eulalie s'écarta pour laisser Josette prendre les devants; ainsi, la petite leur imposerait un pas que pourraient soutenir ses minuscules jambes.

Après le soleil éclatant de la route, la forêt sombre paraissait enveloppante. Eulalie était soulagée de s'apercevoir que la plante de ses pieds ne ressentait pas autant les aspérités du sentier que lors du précédent jour de marché. À l'exception de ceux qui vivaient sur des fermes marécageuses, les Acadiens marchaient pieds nus en été et portaient des mocassins en hiver. Au printemps, les pieds mettaient toujours un peu de temps à s'endurcir.

Mais si les pieds étaient une chose, les jambes en étaient une autre. Le sentier était assez difficile pour les jambes, même lorsque fraîches et dispos le matin: il fallait grimper et redescendre les crêtes, enjamber les racines protubérantes et les rochers en saillie. Après peu de temps, Jean-Marc et Marie se plaignirent que Josette marchait trop lentement et qu'ils allaient être pris dans la forêt pour la nuit. Josette protesta, assurant qu'elle ne pouvait pas marcher plus vite, et se mit à pleurnicher à propos des *loups-garous**, des loups ordinaires et des ours.

Eulalie commençait à être agacée. Josette n'était pas geignarde de nature, mais quand elle était fatiguée, ni elle ni personne d'autre n'y pouvaient plus rien. Eulalie dit:

— Attends, Josette.

Et elle la prit dans ses bras.

Ça n'était pas facile de porter Josette et de tenir solidement le sac de plomb et de clous, mais Eulalie empoigna son avant-bras droit de sa main gauche et tint bon. À mesure qu'ils progressaient sur le sentier, elle se mit à chanter à Josette une petite comptine qu'elle avait inventée pour elle-même, lorsqu'elle avait l'âge de Josette et que le sentier lui semblait interminable:

À trois coteaux de la maison, ma belle,

À trois p'tites côtes de la maison,

À trois coteaux de la maison, seul'ment,

À trois p'tites côtes de la maison d'maman...

Durant les années qui s'étaient écoulées depuis qu'Eulalie avait composé cette comptine, elle s'était bien rendu compte que les « trois coteaux » en question n'étaient en réalité que de petites dénivellations, mais à la fin d'une longue journée, on avait le sentiment qu'il s'agissait presque de montagnes. Maintenant que Jean-Marc, Marie et elle n'étaient plus ralentis par le rythme de Josette, ils couvraient la distance beaucoup plus rapidement. Très peu de temps après, la comptine devint: « À deux coteaux de la maison, ma belle », puis tout simplement: « À un coteau de la maison. »

Ils traversèrent le filet d'eau d'un ruisseau caché dans un ravin bordé d'arbres et grimpèrent, sur l'autre berge, vers une forêt qui aurait semblé à un étranger totalement identique à celle que l'on laissait derrière. Mais une fois qu'ils eurent traversé un bouquet de peupliers du côté nord du vallon, le ciel apparut : ils étaient arrivés au pied de la colline où le père de Joseph Brossard avait décidé de construire sa ferme, soixante ans plus tôt.

Un peu plus de quarante années avant la naissance d'Eulalie, le jeune Jacques Brossard était venu seul dans cette vallée, question de voir si la vieille mine d'or, dont peu de gens connaissaient l'existence sur le flanc sud du coteau, était vraiment épuisée. On n'avait jamais raconté à Eulalie si oui ou non il avait trouvé de l'or — quoiqu'il arrivait encore que Joseph Brossard lui demande de lui préparer quelques provisions pour ensuite disparaître au sud de la colline —, mais Jacques avait trouvé autre chose. En balayant la vallée du regard, il avait constaté que le versant nord, toujours éclairé par le soleil, avait été rasé par un incendie de forêt et que cela lui éviterait d'avoir à défricher. Il avait baptisé cette vallée Ardoise à cause des strates de cette pierre qui tapissaient le lit des ruisseaux et surplombaient le haut de la colline du côté est.

Lorsque Eulalie sortit de la zone des peupliers vers l'espace ouvert, elle fit une pause pour regarder l'endroit qui était son foyer depuis bien avant qu'elle ait l'âge de Josette. Le coucher de soleil baignait la maison et la ferme de lueurs de braise et colorait le jardin en vert et or. Les pommiers étaient en fleurs. Le troupeau meuglait son au revoir au soleil et les poulets battaient des ailes vers leurs juchoirs. Les quatre autres enfants arrivèrent en courant vers la prairie pour voir ce qu'Eulalie et leurs frère et sœurs avaient rapporté du marché. Joseph Brossard, le *beau-père** d'Eulalie, sortit de l'étable. Avec ses cheveux blancs et la main en visière au-dessus de ses yeux, il n'avait pas à leur faire signe de la main ou à les saluer ; ils étaient arrivés à la maison et c'était tout.

Eulalie avait les bras tellement engourdis qu'elle craignit d'échapper Josette en se penchant pour la déposer au sol. Elle décida alors de se mettre à genoux avant de lâcher prise. Elle trouva juste assez de souffle pour chanter la dernière phrase de la chanson, « Maintenant nous sommes à la maison, ma belle, maintenant nous sommes à la maison », et, pinçant le nez de Josette, lui dit :

— Tu vois ? Peu importe que le chemin nous semble si long, nous arriverons toujours à la maison.